

Lettre au musée de Vizille.

Madame, encore merci pour vos documents sur lesquels je me permets d'amener quelques remarques :

Extrait de l'ouvrage d'Alfred Leroux, *La colonie germanique de Bordeaux* (doc. I).

Extrait de l'ouvrage de Pierre Meller, *Les familles protestantes de Bordeaux* (doc. II).

Extrait de l'ouvrage *Le port des lumières, la peinture à Bordeaux 1750-1800* (doc III).

Extrait des actes de colloque de castellogie, Robert Coustet, « Quadrille près de Bordeaux » (doc IV).

D'après une généalogie fournie par la famille Suchet d'Albufera, à la base du lignage nous avons **Johann Friedrich Splitgerber** qui est décrit comme « *Bürgermeister* » de Jacobshagen en Poméranie occidentale (aujourd'hui Dobrzani en Pologne).

Son fils est **David Splitgerber** (18 octobre 1683 à Jacobshagen - 23 février 1764 à Berlin). C'est en 1712 qu'il fonde avec Gottfried Adolph Daum une maison de négoce à Berlin. Les début sont modestes.



David Splitgerber  
geboren den 18. Oct. 1683  
gestorben den 23. Febr. 1764

David Splitgerber

En 1722, les deux hommes ouvrent une manufacture d'armes à Spandau et Postdam, équipant l'armée prussienne ; en 1740 une usine à sucre est fondée à New-Cölln ; ils obtiennent le monopole de ce commerce pour le royaume de Prusse. D'autres manufactures leur appartiennent (usines de cuivre, d'acier, manufacture de peignes en ivoire, de miroirs...). La maison Splitberger-Daum peut prêter de l'argent au roi de Prusse, l'activité bancaire commence.

En 1745 **Johann-Jacob Schickler** (15 juin 1711 à Mulhouse - 28 février 1775 à Berlin), venant de Strasbourg selon un historien britannique entre dans l'affaire et épouse la fille de son associé, Ernestine Johanne Splitberger (24 septembre 1737- 19 janvier 1762).

Le père et le grand-père de Johann-Jacob étaient précepteurs en Alsace ; la famille est originaire de Bâle en Suisse où plusieurs membres sont pasteurs. Le plus ancien Schickler connu est mort en 1587. Johann-Jacob eut deux fils **David Schickler** (2 août 1755 à Berlin – 3 mars 1818 à Berlin) et **Johann-Ernst Schickler** (30 septembre 1761 à Berlin - 6 mai 1801 à Bordeaux). Quand les Splitberger se retirent des affaires alors qu'ils sont anoblis, l'affaire devient la *Bankhaus Gebrüder Schickler* (la banque Schickler frères) nom qu'elle garde durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle malgré le décès de Johann-Ernst (francisé en Jean-Ernest) en 1801 et cela jusqu'à l'absorption de l'établissement par la banque berlinoise Delbrück & Leo en 1912.



Jean-Ernst Schickler (1789)

en uniforme de la garde nationale par Wertmüller.  
Cet uniforme ressemble à celui de la garde nationale parisienne :  
tunique bleue, parements blancs, passepoil rouge, doublure verte.

David l'aîné reste à Berlin tandis que Johann-Ernst le cadet devient le commis voyageur de la firme. C'est ainsi qu'il s'installe à Bordeaux, grand port pour le trafic du sucre de canne avec Saint-Domingue entre autre. Johann-Ernst dont le nom est francisé en Jean-Ernest fonde la « branche française » des Schickler sachant que cette expression ne doit pas faire oublier que les Schickler conservent jusqu'au bout leur nationalité prussienne, puis après 1870, allemande.

Les deux fils de Jean-Georges Schickler, dont parle le document III, naissent et meurent dans la nationalité de leur ancêtre. Fernand (et non Ferdinand qui lui est mort en 1832) était né à Paris en 1835, il mourut à Paris au 17 place Vendôme en 1909 ; son frère Arthur était né en 1828, il décéda en Suisse en 1919, ses biens avaient été mis sous séquestre.

Comme nous le montre le document I, Jean-Ernest est enterré à Bordeaux, dans le tombeau de sa femme Ernestine-Elizabeth (décédée le 30 novembre 1802), née Streckeisen, une famille de banquiers suisses. Le monument funéraire connut une translation en 1909 aux frais de Fernand Schickler dans le cimetière protestant installé dans un terrain privé acquis rue Judaique en 1828 par le consistoire. (Ce cimetière privé n'est pas géré par la commune).

**Bordeaux porte de l'Atlantique au XVIII<sup>e</sup> siècle**  
**par le professeur Michel FIGEAC**  
Colloque du bicentenaire 2004 (obédience franc-maçonnique)

Une ville ouverte aux nouvelles idées

Comme a pu le noter François Cadilhon, « la métropole atlantique disposait d'une élite brillante, parlementaire, cléricale, négociante, à laquelle s'agrégeaient désormais médecins, avocats, professeurs, tout simplement une bourgeoisie de talents aussi avide de savoir que de pouvoir »<sup>[18]</sup>. Ces élites animaient la vie intellectuelle locale qui passait en tout premier chef par les sociétés de pensée, parmi lesquelles la plus ancienne et la plus prestigieuse était incontestablement l'Académie fondée en 1712. Elle comptait des académiciens ordinaires, obligatoirement de Bordeaux, ayant seuls le droit d'élire les officiers de l'Académie et versant une cotisation assez lourde de trois cents livres. A côté d'eux, on trouvait des associés, de Bordeaux ou d'ailleurs, puis, à partir de 1744, on établit des membres correspondants. Globalement, les 175 académiciens bordelais entrés à l'Académie de 1713 à 1793 se répartissaient ainsi : 56 nobles (soit 32%) avec une très nette prépondérance de la noblesse d'office, 32 officiers, 32 ecclésiastiques (18%) 68 personnages relevant de la bourgeoisie (39%). On pourrait donc opter, à première vue, pour un équilibre entre les représentants des trois ordres mais, en fait, la catégorie supérieure des académiciens ordinaires était dominée de façon écrasante par la noblesse, et plus précisément par la noblesse parlementaire. Selon une conception philanthropique et utilitaire des Lumières, les académiciens voulaient, par leur action, autant répandre les bienfaits de la science au sein de la société bordelaise, que promouvoir les idées nouvelles. A partir de 1738, c'est le mécénat de Jean-Jacques Bel, ancien condisciple de Montesquieu à Juilly, qui permit enfin à l'Académie de disposer de ses propres locaux. On y installa alors un cabinet de physique, un observatoire et une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes. Chaque lundi, elle offrait aux Bordelais des concerts de musique reprenant les buts de l'académie des Lyriques, mais, trop coûteux, ils n'eurent plus lieu que tous les quinze jours après 1735. Si jusqu'en 1750 les travaux ou les concours de l'Académie demeurèrent très théoriques, les questions pratiques qui concernaient le quotidien des propriétaires et des agriculteurs (les maladies des grains, la taille de la vigne ou la mise en valeur des Landes) traduisirent un engouement général pour l'agronomie. On a insisté sur le caractère fermé du milieu académique mais le fait essentiel nous semble être une ouverture progressive qui s'effectua notamment par l'admission de médecins, d'artistes ou de professeurs.

Pour les élites du négoce, pour les anoblis de fraîche date, la nouvelle société du Musée, créée en 1783 et qui portait davantage son attention sur la notabilité acquise par la richesse, offrait une structure d'accueil rêvée. Pour les esprits moins policés par la culture du siècle, le Musée avait une action plus vulgarisatrice que l'Académie et il proposa, à partir de 1787, des cours qui allaient des langues vivantes à la littérature en passant par le grec, l'hébreu et les mathématiques. Pas plus qu'il ne faut penser que l'Académie était le terrain exclusif de la noblesse, il ne faudrait croire que le négoce et les avocats régnaient en maîtres sur le Musée. Il est nécessaire de transcender cette distinction, puisque, comme le déclare sans aucune ombre Saige, le but de ces sociétés à la fin de l'Ancien Régime, était la formation d'une élite de la culture, le rassemblement de tous les talents :

*« L'avantage de ces sociétés (les Musées), c'est que l'entrée en est ouverte aux simples amateurs. Par là, les gens du monde acquerront ou cultiveront le goût de la bonne littérature et de la philosophie et se rapprochant plus intimement des gens de lettres, ils apprendront à estimer leurs personnes et leurs travaux et ils seront enfin dégoûtés par les plaisirs nobles de l'esprit du vide, de la frivolité et de la monotonie des amusements ordinaires »<sup>[19]</sup>*

C'est aussi pour répondre à cette exigence que la franc-maçonnerie, solidement structurée en Angleterre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se développa en France à partir de 1726 et, après les premières loges parisiennes, c'est à Bordeaux que l'essor fut le plus spectaculaire. Les échanges portuaires, le cosmopolitisme, le goût d'une nouvelle forme de spiritualité expliquent largement ce succès, mais la culture bordelaise des Lumières se retrouvait aussi dans les principes d'une structure qui avait « pour objet l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, des sciences et des arts et la pratique de toutes les vertus », qui était « composée d'hommes libres, soumis aux lois, réunis en société constituée d'après les statuts généraux »<sup>[20]</sup>. La première loge bordelaise, *l'Anglaise*, fut créée

en 1732 par trois marins britanniques. A partir de 1740, les parlementaires ou ceux qui n'entendaient pas l'anglais, purent se réunir au sein de *la Française*, ou Loge française élue écossaise, puis au sein de *l'Amitié* fondée en 1746. La ville regroupait plus de 2000 maçons dans le second XVIII<sup>e</sup> siècle selon les travaux de Johel Coutura et il est vrai que les loges semblent être alors le lieu de rencontre privilégié de toute l'élite bordelaise, car elles présentent un recrutement beaucoup plus large que l'Académie, le Musée ou les Salons. Les négociants et courtiers dominent assez nettement (31% des membres), mais il n'y a là rien de très étonnant dans la métropole du commerce. La culture négociante s'impose en effet avec son apprentissage des langues étrangères, de la comptabilité, des jeux financiers, ses stages pratiques dans les grandes maisons qui tiennent les échanges européens de Riga à Bordeaux ; les commissionnaires européens entrent en masse dans les loges du grand négoce international. Sous leur impulsion, ces loges se dotent de réseaux de correspondance toujours plus ramifiés au fur et à mesure que se dilatent les horizons maritimes et commerciaux du grand port. On entre dans ces loges huppées du grand négoce en famille, en associés, souvent en coreligionnaires, tout le grand négoce protestant domine alors les échanges européens, y compris français. Les liens fraternels viennent renforcer et transcender les liens confessionnels, familiaux et professionnels. Au sein de ces loges, on fréquente des nobles, qui occupent la deuxième place (13,17%) devant les militaires roturiers, les officiers de marine (11,28%) les hommes de loi (8,76%) et les membres du clergé (4,30%).

On ne peut, par conséquent, s'empêcher de constater que ce sont à peu près toujours les mêmes milieux, les mêmes hommes qui participaient à ces activités culturelles.

Comme dans l'ensemble du royaume, les dernières années de l'Ancien Régime virent une progression de l'intérêt pour les « basses Lumières », pour l'ésotérisme, l'alchimie ou le magnétisme animal dont la vogue a été soulignée par Robert Darnton ; Entre novembre 1783 et octobre 1784, Joseph Balsamo, logé chez le marquis de Canolle, ancien colonel et accessoirement franc-maçon, tenta ainsi de diffuser sa science para-maçonnique dans la ville. A lire les compte-rendus des chroniques locales, les Bordelais ne se laissèrent pas impressionner par les théories du prétendu comte de Cagliostro. Ils furent en revanche beaucoup plus sensibles aux étranges manifestations du magnétisme animal de l'Autrichien Anton Messmer. Pour prêcher le carême de 1784, les jurats avaient en effet eu l'idée d'inviter le R.P. Hervier bibliothécaire des Grands-Augustins de Paris et fervent mesmérisme. Le 6 avril, en plein sermon à la cathédrale, une jeune fille de la noblesse parlementaire, fut prise de convulsions et le prédicateur sut y mettre fin par une série de passes hypnotiques. Dans un port ouvert sur l'extérieur, toutes les innovations, des plus rationnelles aux plus fantaisistes, suscitaient dans les élites avides de progrès, un véritable engouement qui pouvait parfois manquer de discernement, mais la science n'était pas encore capable de satisfaire ce désir de progrès.

*« Je me trouve à Bordeaux qu'on appelle le petit Paris. Paris est la capitale de la France et l'endroit où se rendent les étrangers du monde entier, possède des richesses, un luxe, des commodités et des plaisirs de toute sorte ; mais Bordeaux le dépasse en opulence, en dédain de l'argent, en cherté, en audace et en certaines richesses... Ce luxe a pour cause la richesse, et cette richesse est due à l'admirable fertilité du sol bordelais : les vins et les fruits sont les articles que Bordeaux exporte ».* C'est avec ces mots très forts que le pasteur Hallman, correspondant de Linné, évoquait le choc que produisit sur lui le port de la Lune en plein essor. Effectivement, si Bordeaux est une ville riche, active, bigarrée, et si, comme le prétend Stendhal, elle est « la plus belle ville de France », c'est à son port qu'elle le doit. Tous les récits de voyage sont également d'accord pour considérer que la ville tire sa vie, sa spécificité, en un mot son identité, de son fleuve.

Voici la description du monument funéraire de Jean-Georges Steickensen ( cf. Alfred Leroux, *La colonie germanique de Bordeaux*, 1918, p. 145 et suiv.).

Description de la tombe Streckeisen :

"Sur un soubassement formé de deux marches circulaires se dresse un cippe de marbre blanc, mesurant environ deux mètres de hauteur sur un mètre de diamètre. Au sommet on distingue,

formant calotte, un segment de sphère que traverse le zodiaque. Au-dessus de la corniche, ornée de guirlandes et de mascarons, on lit ces mots : Ils ont vécu pour faire le bien. Sur son pourtour, ce cippe est divisé en six panneaux séparés les uns des autres par de longues et étroites urnes, dont les anses sont reliées aux anses voisines par des draperies flottantes. Dans chaque panneau, au-dessus du pli concave que forme la draperie, est sculptée alternativement une effigie humaine et une armoirie seigneuriale. Les épitaphes gravées au-dessous du pli convexe sont les suivantes :

Jean-Georges Streckeisen, décédé le 28 septembre 1799  
 Elisabeth Reinhard, veuve Streckeisen, décédée le 14 août 1820 (effigie)  
 Elisabeth Streickeisen, veuve Schickler, décédée le 20 novembre 1802  
Jean-Ernest Schickler, décédé le 6 mai 1801 (effigie)  
 Louis Streickeisen, veuve Behrendes, décédée le 19 octobre 1787  
 David Be[h]hendes, né le 3 février 1760, mort le 10 décembre 1785 (effigie)

Par contre toute la famille Schickler à partir de Jean-Jacques jusqu'à Arthur se trouve dans un mausolée au cimetière du Père-Lachaise. Ce mausolée a été décoré par Marchebeus, l'architecte qui agrandit et transforma *Quadrille*, une « chartreuse » située à Cauderan près de Bordeaux. C'est sans aucun doute Jean-Georges qui est à l'origine du mausolée Schickler du Père-Lachaise. La conservation du cimetière indique les corps présents dans ce mausolée et montre aussi quelques alliances de la famille.

Concession Schickler (36<sup>e</sup> division – cadastre 285 – 194 PP 1818).

Nom		âge	date d'inhumation	Observations
Schickler	Jean-Jacques	26	1818	né à Bordeaux en 1796
Schickler	Louise-Esnestine	36	1826	née à Bordeaux en 1789
Schickler	Gaston-Ferdinand	7 mois	1832	venant de Maisons
Stutterheim née Fischer			1833	venant de Maisons
Schickler	Jean-Georges	50	1843	né à Bordeaux en 1793
Choiseul-Praslin, née Schickler	Georgina- Élisabeth- Angélique (de)	30	1849	
Schickler	Georges-Louis	8 jours	1867	fils de Fernand Schickler
Choiseul-Praslin, comtesse de Mercy- Argenteau	Laure (de)	30	1878	venant de S <sup>t</sup> Philippe-du- Roule. (Fille de Georgina de Choiseul-Praslin)
Schickler	Marguerite Angelina Davida	79	1878	
Schickler, née Roger	Jeanne	53	1892	venant d'Alger par le 1 <sup>er</sup> arrondissement. Épouse d'Arthur
Schickler, née Roger	Henriette	70	1909	épouse de Fernand
Schickler	David Georges Fernand	74	1909	
Schickler	Georges-Henri David-Arthur	91	1919	venant d'Ouchy-Lausanne par le 1 <sup>er</sup> arrondissement

Sources : conservation du cimetière du Père-Lachaise, et informations diverses.



Il est bon de donner quelques autres informations :

- La concession est accordée avec la mort de Johann-Jacob (Jean-Jacques), célibataire, fils cadet de Jean-Ernest qui avait eu trois enfants, Louise-Ernestine, Jean-Georges et Jean-Jacques. Il est probable que Jean-Georges commanda ce monument pour y enterrer son frère et ensuite les futurs défunts de son lignage.
- Par contre la chapelle funéraire est plus tardive, selon Bruno Centorame, connaissant bien l'architecture parisienne, les sculptures dateraient de la période 1835-1840 ;
- Madame de Stutterheim, née Fischer, se dénomme Henriette Angélique Madeleine, c'est l'épouse du frère aîné de Jean-Georges, David Schickler mort en 1818. Il est vraisemblable que Stutterheim est le nom de son second mari. Cette femme est la grand-mère de Davida Schickler, épouse et cousine germaine de Jean-Georges.
- Davida et Jean-Georges eurent six enfants, deux décédèrent avant la mort du père en 1843. Gaston-Ferdinand, mort bébé, est dans le mausolée mais la généalogie familiale le passe sous silence. Par contre cette généalogie cite David-Georges-Henry-Oscar Schickler (né et mort en 1825 † 25.9.25 à Bade) que nous ne voyons pas dans le mausolée !
- Georgina Schickler épousa le comte Edgar-Charles-Gilbert de Choiseul-Praslin en 1840. Edgar est le frère du duc Charles de Choiseul-Praslin, pair de France qui assassina en 1847 sa femme, fille du général Sébastiani. Charles se suicida dans sa prison. Ce scandale hâta la chute de la monarchie de Juillet.
- Georgina mourut jeune, son mari survécut jusqu'en 1887 et est enterré dans le cimetière de Sivry (Seine-et-Marne), non loin du château de Vaux-le-Vicomte propriété d'Edgar de Choiseul-Praslin jusqu'en 1875.
- Du mariage de Georgina et d'Edgar était née Alix-Eugénie-Davida-Laure de Choiseul-Praslin (1843-1878), se mariant le 21 mai 1863 avec le comte Charles-Henri-François de Mercy-Argenteau (1840-1892).
- Les deux fils de Jean-Georges se sont mariés avec les sœurs jumelles Roger, petites-filles de Salomon-Louis Roger (1765-1841), banquier protestants d'origine suisse. Avec son frère Daniel (1769-1829), Salomon-Louis Roger rejoint la France à la fin du Directoire. Les deux frères figurent sur la liste des « vingt négociants réunis » qui prêtent de l'argent en 1799 au gouvernement de Bonaparte après Brumaire. En 1809, avec l'instauration du majorat, les deux frères sont faits barons par Napoléon. Les deux frères avaient épousé les deux sœurs Vassale, d'une famille protestante. Salomon-Louis se maria à Jeanne Vassale qui donna naissance à Jean-Louis Roger épousant Malvina Thuret (1813-1839), mourant en couches en donnant la vie aux deux jumelles. Jeanne se maria avec Arthur en 1859 ; elle décéda sur un bateau qui voguait vers Alger. Henriette épousa Fernand et mourut en 1909 quelques mois avant ce dernier.
- L'oncle des deux jumelles (fils de Daniel) était le baron Édouard Roger du Nord, dont le surnom provient du fait qu'il était resté longtemps l'élu de ce département, mort comme sénateur inamovible au début de la Troisième République.
- Malvina Schickler, la fille aînée de Jean-Georges et de Davida (28 août 1822 à Neuilly - 15 mai 1877 à Paris), s'était mariée le 11 juin 1844 avec Louis-Napoléon Suchet, duc d'Albufera (23 mai 1813 à Paris - 22 juillet 1877 à Paris), n'est pas enterrée dans ce mausolée. Sans doute repose-t-elle dans la tombe Suchet au cimetière du Père-Lachaise. Malvina est l'ancêtre des Albufera actuels résidant au château de Bizy dans l'Eure (branche aînée) et au château de Montgobert dans l'Aisne (branche cadette ayant relevé le titre).

- Fernand Schickler n'avait eu qu'un garçon décédé nourrisson, ses biens passèrent à son frère aîné Arthur ayant eu une fille Marguerite (18 juin 1870 - 27 janvier 1956) qui s'était mariée le 30 novembre 1890 avec le comte Hubert de Pourtalès (1863-1949), grand-père du comte Christian de Pourtalès, propriétaire actuel du château de Martinvast.
- La conservation du cimetière indique « baron de Schickler ». Cette distinction est un titre *ad personam*, non transmissible, comparable au titre de *sir* accordé à des chanteurs par la reine d'Angleterre. Fernand et Arthur avaient été faits baron par le roi de Prusse le 2 mai 1870.
- Depuis 1919, date de la dernière inhumation (celle d'Arthur meurt le 2 février 1919 à Lausanne), le mausolée n'a plus été ouvert. Treize personnes reposent donc dans ce beau monument funéraire.

(Extrait du site des amis du cimetière du Père-Lachaise - avec des erreurs que je n'ai pas fait rectifier)



Monuments remarquables

**SCHICKLER Gaston Ferdinand, (d. en 1832) (et non 1852)**

36eme division (2eme ligne, Q, 35)  
jeudi 13 août 2009.

Monument remarquable



Dans la 36<sup>e</sup> division, se trouve la chapelle funéraire du baron Gaston Ferdinand Schickler (décédé en 1852).

Elle est ornée de sculptures d'après les dessins de **Marchebeus**.

Reposent également dans cette chapelle :

Jean Jacques Schickler (1796-1818), Jean Georges Schickler (1793-1843), Georgine de Choiseul Praslin, née Schickler (1819-1849), Georges Louis Schickler, décédé en 1867, la comtesse de Mercy Argenteau, née de Choiseul Praslin, la baronne Marguerite de Schickler (1805-1884), Jeanne de Schickler, 1834-1892), la baronne Henriette de Schickler,

APPL\_photos 2009

décédée en 1909, Le baron David Fernand de Schickler décédé en 1909, et le baron Arthur de Schickler, décédé en 1919, banquier de la famille royale de Prusse à Berlin.



Je vais aller bientôt à Paris pour prendre de bonnes photos de ce mausolée, ainsi d'ailleurs que du 17 place Vendôme. Je pense que Jean-Georges avait demandé à Jean-Baptiste Marchanbeus de décorer l'intérieur de son hôtel particulier, Marchanbeus avait travaillé pour Jean-Georges à Quadrille, cadeau de mariage pour Davida. J'attends l'avis expert du professeur Coustet.

En 1828, Jean-Georges Schickler acquiert le 17 place Vendôme, l'hôtel Crozat. Cet hôtel resté en *indivi* dans la famille jusqu'en 1910 après la mort de Fernand est vendu alors au Crédit foncier 5 300 000 francs-or. (Pour mémoire un trois mats cap-hornier allant chercher la laine en Australie coûtait 1 000 000 de francs-or). Cet hôtel est loué au voisin qui est hôtelier, c'est le célèbre César Ritz. Depuis 1998, le 17 appartient à Mohamed Al-Fahed. (Le Ritz actuel réunit les numéros 17 et 15 de la place Vendôme).

---

Monsieur Daniel Thuret, (petit) neveu de Fernand Schickler, savant généalogiste, m'a fourni également des renseignements précieux et précis.

J'attends d'Allemagne une gravure de David Splitberger et de son petit-fils que je date de l'année 1762, ainsi qu'une de Jean-Ernest Schickler jeune, avec une perruque qui rappelle celle de Mozart, sur son célèbre portrait.

Je complèterai sur Fernand Schickler et sur son frère Arthur Schickler bientôt.

Le destin de cette famille est fort intéressant.

Cordialement

Jean Baboux, 42 rue de Normandie, 27200 Vernon ☎ 02 32 51 08 10





Jean Georges Schickler, en uniforme de capitaine des chasseurs suisses  
par Horace Vernet 1826